

Luck's Cities.

Deuxième Partie.

Dans l'hélicoptère de la gendarmerie nationale les conversations allaient bon train :

— Eh Roger ! Passe-moi une clope !

— Une Camel ou une Gauloise ?

— Camel.

— OK...ta clope, tu la veux avec ou sans filtre ?

— Avec.

— Savais-tu que les cigarettes avec filtre étaient statistiquement plus nocives pour la santé que les cigarettes sans filtre. Quatre-vingt dix pour cent des études démontrent ceci : en plus d'inhaler les habituels composants de la cigarette, tu inhales les produits issus de la combustion du filtre.

— Bon ben...sans.

— Quel goût ? Anis étoilé, menthe sauvage, fraise des bois, pins des Landes, chlorophylle, pruneau d'Agen, Saint-Nectaire, betterave sucrière ou orange de Moldavie ?

— T'as pas plus classique ?

— Y a goût tabac mais c'est classique de chez classique.

— Ben t'as qu'à me mettre ça.

— Et c'est pour offrir ?

— Non c'est pour moi.

— Je te fais un petit paquet cadeau quand même ?

— Non. Donne-moi ma clope goût tabac et ferme la.

— La clope ?

— Non, ta gueule.

[Silence géné. On entend seulement les palles vrombissantes de l'hélicoptère.]

— Christian ?

— Oui Roger ?

— T'as vu là-haut ?

— Quoi ?

— Au-dessus de ta tête, la grande pancarte « Défense de Fumer » !

D'un geste sec et précis le major Christian Dupain arracha la pancarte, ouvrit la porte coulissante et la jeta rapidement dans le vide.

— Quelle pancarte ? lança-t-il ironiquement à l'adresse de son camarade de promotion, le major Roger Malaux.

— Laisse. Finalement moi aussi je vais prendre une cigarette goût tabac...

C'est alors qu'intervient un personnage clé de ce roman, un personnage d'une importance extrême, un personnage que l'Auteur (Moi) est fier de vous présenter...

...le Lieutenant Baigoshe, Jean-Luc Baigoshe !

Né le 22 novembre 1961 à trois heures de l'après-midi à l'hôpital de Saint-Junien, il devient très vite le fils de ses parents.

A l'époque, sa mère exerce le métier de secrétaire à l'armée de terre et son père possède le titre de trésorier au sein de l'association française des vétérans du Vietnam. Autant dire que rien ne prédestine le petit Jean-Luc à une carrière militaire. Ainsi, sous les fortes recommandations de ses parents (de son père surtout, car à l'époque la femme ne sait pas encore parler, ne l'oublions pas), il prend le poste d'apprenti cordonnier ou il fait preuve d'un

doigté assez extraordinaire. C'est fort des compliments et des encouragements de son maître qu'il part donc travailler à la capitale, Limoges (ce n'est que bien plus tard qu'il apprend l'existence de Paris). La cité porcelaine va devenir un véritable tremplin pour lui car, à l'âge de vingt et un ans, il est engagé comme dactylo au service du recrutement de la gendarmerie par le Capitaine Richard dont il a fait la connaissance en raccommodant une de ses pantoufles rayées.

Il fini par apprécier ce nouveau métier dans lequel il réalise également des prouesses. Il passe donc au stade supérieur en travaillant à plein temps à la section des archives criminelles, au sous-sol. Là aussi, il s'illustre brillamment par une invention géniale : le tri des archives par ordre alpha-chronologique. Ce procédé, utilisé encore à nos jours, permet un classement alphabétique par rapport à une frise temporelle logique.

Ses aptitudes mentales et physiques (il fut vainqueur au tournoi régional de pêche à la mouche) ne demeurèrent pas inaperçues. Il refusa un nombre impressionnant d'offres d'emploi dans la Poste (il n'avait rien à y gagné, selon lui) avant d'être donc envoyé au rez-de-chaussée, avec l'équipe des affaires criminelles. Il reste aujourd'hui l'un des rares gendarmes à n'être jamais passé par l'épreuve de la circulation routière.

En 1987, après bien des réussites, il fut promu lieutenant et affecté au GIGN avec un duo de choc à sa charge, les deux majors. Aujourd'hui sa situation professionnelle lui convient parfaitement et depuis dix-sept ans il ne pense plus à de nouvelles promotions.

— Je vais vous dropper ici les gars !

— Ok lieutenant, on est parés !

L'appareil resta en stand-by à trois mètres du sol pendant que les autres sautaient souplement, tels des chats arrivant sur un nouveau terrain de chasse.

Comme convenu, le lieutenant accompagnerait le pilote de l'hélico et coordonnerait les opérations du ciel grâce à des micro-émetteurs.

Désormais largués en pleine nature, les deux hommes regardaient leur unique chance de revenir à la civilisation s'envoler par-delà les sapins.

— Non, c'est pas le moment de jouer Tede !

— Eh eh ! Tede !

— Je t'ai dit de lâcher ce volant !

— Ouais...Tede !

— C'est pas possible, mais c'est pas possible !

— Naaaan !

— Allez, fait pas ch... ! Arrête avec le volant et laisse moi conduire, b..... de m.... !

— Olala ! C'est pas la peine de t'énerver !

— Si c'est la peine ! Et pour la dernière fois remet ce volant à sa place !

— Pourquoi...ehu ?

— Parce que si t'as pas envie qu'on se prenne un arbre, surtout dans cette p.... de forêt à la c.., c'est exactement ce qu'il faut que tu fasses.

— Mais...ehu ! Je l'aime bien moi le volant !

— Moi aussi je l'aime bien, figure-toi ! Mais j'aime encore plus la vie ! Alors maintenant fait ce que je te dis, ouvre la boîte à gants et range-le avec les autres accessoires de badminton.

— Tede ! Voilà, c'est bon !

— Parfait ! Merci Tede !

Cette chaleureuse ambiance avait duré une grande partie du voyage, qui compta à lui seul cinq heures de route, dont quatre pour que Damien arrive à démarrer la voiture,

empruntée pour un laps indéfini à une pauvre vieille femme solitaire de trente-huit ans. Six kilomètres plus tard, après avoir tenté une dizaine de freinages-rétrogradages, Damien abandonna toute liaison charnelle avec le levier de vitesses et opta pour une conduite « sport » comprenant uniquement les commandes suivantes : volant, frein à main, pédale de freins, inclinaison de la pente et clé de contact tournée aux trois-quarts (ce qui est nettement plus pratique en ce qui concerne l'ouverture des vitres automatiques, la radio, la climatisation et la fermeture centralisée des portes¹). Les environs de Meuzac étant régulièrement ponctués de petits virages serrés et en descente, l'on pût dire sans s'avancer que la trajectoire du véhicule était « Rock'n'roll », pour le moins. Toujours était-il que Damien n'était pas novice en la matière : si son regard perçant détectait la moindre montée pendant qu'il abordait sereinement une descente, il anticipait l'obstacle qui le ralentirait par un lâchage complet de la pédale de frein. On pouvait ainsi facilement faire des pointes à cent ou cent-dix kilomètres par heures sur des routes de campagne. Et si Damien sentait que la voiture commençait à prendre beaucoup trop d'allure, il remontait légèrement son frein à main jusqu'à stabilisation de l'engin.

Mais pour le petit garçon que les deux adolescents avaient oublié sur la banquette arrière tout ceci ressemblait davantage à une succession de descentes...aux Enfers. Ils s'en aperçurent lorsque le gamin de dix ans libéra subitement des bouts de Miel Pops® par voie orale qui vinrent s'écraser sur le pare-brise. Damien refusa de le laisser partir, non pas parce qu'il était soucieux de sa sécurité mais parce que, prétextait-il, il lui serait difficile de relancer la voiture s'ils venaient à s'arrêter. En effet, Damien n'avait pas tort : comment pourraient-ils récupérer les cent-trente kilomètres/heures que la voiture allait bientôt acquérir ?

« Le Central vient de me contacter. Une femme leur a téléphoné il y a peu. On a localisé l'appel : il a été donné à trois minutes de votre position actuelle. Continuez direction sud-est et vous y serez. Il semble que cette personne possède des renseignements sur nos loubards précoces. Bonne chance ! Terminé. »

Les deux hommes d'action reprirent leur marche vers le point indiqué par le lieutenant tout en se bagarrant la possession d'une magnifique boussole assortie d'une carte géographique de valeur inestimable (sans elle ils étaient perdus).

Or donc, trois minutes plus tard, il arrivèrent à l'endroit convenu. La maison qui leur faisait face était d'un style très rustique ce qui n'enlevait rien à son charme, bien au contraire. Les gendarmes découvrirent ainsi à quoi ressemblait la belle demeure : la pierre dont les murs étaient faits attirait l'œil par leur couleur ocre, presque dorée, une couleur à la fois tendre et dure quoique s'accommodant facilement avec n'importe quel autre ton. Par cet élégant procédé, les volets bleu ciel des fenêtres et portes-fenêtres se détachaient magnifiquement de la façade, également garnie de lierres et de rosiers grimpants aux fleurs rouges. Et pour parachever le tout, le gazon, du plus beau vert, semblait taillé par une main de maître et s'étalait jusqu'aux pieds de splendides massifs d'hortensias, de glaïeuls, de rododindrons et de gerbes d'or. Les seules zones d'ombre de ce jardin d'Eden étaient celles que projetaient de majestueux sapins disposés à l'orée de la propriété.

Béats d'admiration, le duo d'intervention contemplait la bâtisse. Ce fut Dupain qui se ressaisit le premier :

— C'est sympa comme coin mais je crois que notre mission n'a rien d'architectural.

— Affirmatif. Toutefois, le seul moyen de me faire détourner les yeux de ce monument serait de me les arracher...

¹ C'est une 2CV tunée !

Dupain se saisit de son couteau de combat et l'avança vers la tête de son « partenaire » qui réagit au quart de tour.

— Eh non ! Arrête ! ‘Fait pas l’idiot, c’était juste une façon de parler !

— Ah bon...

— T’es un vrai psychopathe toi ! Complètement cinglé !

— Mais c’est toi qui...

— Je plaisantais, s’exaspéra Malaux, c’était de l’humour ! Humour, toi comprendre ?

— Ca va, fiche-moi la paix, tu veux !

Ils s’engagèrent dans la petite cour qui précédait la porte d’entrée. Sur le palier ils sonnèrent une fois, puis deux, puis trois, puis quatre, puis cinq, puis six et puis sept²...

— Ouais, ouais, j’ai entendu, je suis pas sourde ! beugla une voix féminine depuis l’intérieur.

— Eh ben ! Ca promet ! proféra Dupain, déjà sur les nerfs.

La porte s’ouvrit sans un grincement et une femme, la trentaine passée, les cheveux blonds qui tombaient gracieusement sur ses épaules, apparut dans l’embrasure. Ses traits étaient tirés, infime conséquence des épreuves quelles venait de subir. S’attardant sur ses visiteurs impromptus, elle lâcha un « Oh ! » d’étonnement d’une voix si pure qu’elle aurait fait pâlir un diamant. Se confondant en excuses polies, elle tenta de reprendre une mine plus heureuse car bien qu’elle eut retenu ses larmes jusqu’au bout, elle était rongée par le doute et l’inquiétude. Cela se voyait sur ses beaux yeux clairs, rougis certes, mais surtout empreints d’une expression d’imploration désespérée qui s’adressait plus particulièrement à Roger Malaux en lequel elle avait perçu l’intelligence et la compréhension. Peut-être était-ce dû en partie au « charisme animal » du major ?

— Je vous en prie messieurs, finissez d’entrer ! invita la jeune femme d’une main gracieuse.

— Ce serait avec plaisir...commença Roger.

— ...Mais on n’a pas que ça à faire ! coupa l’autre.

— Tais-toi donc ! Ne l’écoutez pas madame...

— Mademoiselle, rectifia-t-elle en souriant.

— Pardon...mademoiselle, reprit Roger, mais mon collègue a été très...(il jeta un coup d’œil réprobateur à Christian) perturbé par les événements derniers.

En effet, perturbé Christian l’était. En tous cas beaucoup plus que Roger. Ce dernier pouvait doser son tempérament, contrôler son agressivité. Tout le contraire de Christian en fait. Sauf que lui compensait cette lacune par un grand professionnalisme et par une bonne expérience des situations extrêmes. Donc perturbé oui, mais certainement pas à cause des deux fuyards. La raison serait plus d’ordre moral, comme a pu s’en apercevoir le lecteur averti.

— Oui je comprends...vous voulez parler du 11 septembre sans doute ?

— Euh...non, mademoiselle. Le 11 septembre, c’était il y a trois ans.

— Hein ! Je ne le savais pas, désolé...

— Ce n’est rien. Essayez juste de regarder plus souvent les infos ou de lire le journal...

— C’est à dire que, par ici, on ne reçoit le courrier qu’une fois par semaine et le bureau de tabac le plus proche est à trente kilomètres.

— Il n’y en a pas à Meuzac ?

— Non pas encore...

— Pff, une pizzeria, un site mondialement connu pour ses championnats de ski-nautique³ mais pas de bureau de tabac ni de librairie...déplorable...

² Epuisette ! Non c’est rien...juste de la fatigue...

³ Véridique !

— Je suis bien de votre avis.

— D'accord pour la Poste mais pour la télé ? Pour la radio ?

— Je n'ai pas la télé et les ondes n'arrivent pas à passer que ce soit celles de la radio ou des portables.

— Vous avez pensé à Internet ?

— C'est quoi Internet ?

— Ah ouais quand même ! Vous êtes fichrement bien coupés du monde ! Même la gendarmerie possède l'Internet !

— 'Faut pas pousser non plus ! Il y a quand même quelqu'un qui vient nous donner des nouvelles de l'extérieur tous les mois !

Le major Dupain intervint, lui qui détestait qu'une enquête piétine et que l'on s'attarde dans des conversations dont l'intérêt était moindre que celui concernant l'affaire.

— Dites-moi si je dérange, lança-t-il ironiquement.

— Non pas du tout ! répondit innocemment la jeune propriétaire.

— Parfait ! Je vais donc pouvoir vous poser quelques questions...

Il sortit un petit magnétophone et un bloc-notes.

Un promeneur n'aurait rien compris de ce qu'il se passait s'il avait vu la jeune femme se faisant interroger sur le palier de sa maison par deux officiers de la gendarmerie nationale en tenue de camouflage.

Christian Dupain s'éclaircit la voix et récita les sempiternelles formules protocolaires qui l'agaçaient tant :

— Nom, prénom.

« Elle s'appelle Muriel Vidreau, est âgée de trente huit ans, célibataire sans enfant, et exerce la profession d'assistante maternelle à deux kilomètres de Meuzac. Elle travaille à son domicile pour mieux garder les enfants qu'on lui confie. Elle prétend que les deux fugitifs ont pris la direction de Benayes, plus au sud, dans le département de la Corrèze. Nous supposons qu'elle ne possède pas de casier judiciaire. Nos soupçons se portent plutôt sur le jeune Herbert-Charles-Henri-Auguste-Thibalt Junior de La Faustine-Saint-Emilien, dix ans, fils de la Baronne de Bussy, venue passer les fêtes du nouvel an dans la région, dont Mme Vidreau a la charge jusqu'à demain. »

Voici les faits : Mme Vidreau, rentrant chez elle après avoir rendu une petite visite à une amie, stationna sa 2CV rouge cerise devant sa porte cochère et en descendit afin d'ouvrir le portail. Le garçon resta dans la voiture. Mme Vidreau eut juste le temps de se retourner pour voir une masse informe qui, selon elle, était pourvu de quatre jambes et de quatre bras, surmontés d'une double tête indistincte. Nous avons vérifié si Madame n'était pas sous antidépresseurs, ni sous l'influence d'une quelconque substance hallucinogène, mais le résultat fut négatif, malgré la quantité stupéfiante de champignons à la grecque contenue dans son réfrigérateur.

Nous avons néanmoins un début de piste. Il paraît logique que le jeune de La Faustine-Saint-Emilien veuille faire croire à un enlèvement, dont il serait la principale victime, afin de réclamer une rançon assez conséquente et d'en bénéficier.

Nous nous dirigeons donc vers Benayes pour en savoir davantage. Terminé. »

« Vous avez entendu, Serge ? demanda Le lieutenant Baigoshe à son pilote.

— Parfaitement Monsieur, répondit-il.

— Alors conduisez-moi là-bas je vous prie.

— Bien Monsieur. »

Une côte importante à la hauteur de Montgibaud et la voiture s'arrêta. On en profita pour sortir de la carcasse métallique qui, toujours en roue libre, amorçait un recul progressif. Le gamin pu lui aussi en descendre à temps. Et maintenant ? Qu'allaien-t-ils devenir ?

Un bruit à l'ouest. « De la circulation », s'entendit penser Damien. Une déduction fort juste qui, à son avis, aboutissait à la présence d'une route.

Des deux compères, Damien avait toujours été le plus ingénieux, le plus obstiné et le plus charismatique. Paradoxalement, il était aussi le plus « aware », selon l'expression consacrée outre-atlantique.

Il fit signe de s'approcher à Tede...qui ne bougea pas. La scène se répéta une vingtaine de fois jusqu'à ce que Damien se déplace lui-même. Constatant sa mise à l'écart, l'enfant s'adjointit prudemment au couple de « malfaiteurs », qu'il considérait désormais comme ses tortionnaires. Il n'était pas bête, loin de là : il avait compris que sa maturité valait celle de son duo de bourreaux. Il participa ainsi discrètement et de manière très peu substantielle (il ne mesurait qu'un mètre quarante-cinq) au conciliabule mystérieux de ses ravisseurs. Ils parlaient, surtout le grand joufflu en fait, de « randonnée », de « chevauchée fantastique » (l'autre lui fit remarquer qu'ils n'avaient pas de chevaux), « d'escapade romantique » (ce à quoi Tede rétorqua qu'il détestait l'Italie), de « remonter sur Limoges », et enfin de « pause sandwich ».

Le ventre de Herbert-Charles-Henry-Auguste-Thibalt réalisa lui aussi qu'il était grand temps de passer à table et se manifesta par un bruyant gargouillis. Les autres se retournèrent, surpris dans leur conciliabule classé « secret défense ». Ce fut ainsi qu'on remarqua la présence de la jeune victime.

— Ah...et qu'est-ce que c'est qu'on en fait de lui ? demanda Tede, dans une maîtrise parfaite de sa langue natale.

— J'en sais rien moi...t'as une idée peut-être ?

— Ben non ! Tede ! Si je te le demande c'est que j'ai pas d'idée !

— Et si moi, pour une fois, j'ai pas envie d'avoir une idée ?

— Tede ! C'est ton problème ! Mais d'habitude c'est toi le plus intelligent !

— Comment ça mon problème ? La situation présente te concerne aussi bien que moi !

— Moi ? Non ! Moi non ? Moignon !

— Je vois pas pourquoi tu parles de moignon.

— Moignon plus...Tede !

— Alors c'est foutu. On est bloqués. Pris au piège !

— Tede !

— Il faut qu'on sorte de cet enfer ! J'étouffe, je suffoque !

— Tiens, prend un peu de Baddoit ; ça ira mieux, tu verras !

— Mais j'aime pas la Baddoit !

— Pourtant ça désaltère et c'est déjà pas mal ! Tede ! »

Le petit risqua une prudente intervention :

— Euh...excusez-moi...

— T'es qui toi ? aboya Damien, prêt à plonger dans le gouffre profond du désespoir.

— Ben...Herbert-Charles-Henry-Auguste-Thibalt de La Faustine-Saint-Emilien, dix-huitième du nom, fils de la Baronne de Bussy...

— T'as pas l'adresse de ton dentiste, non plus ?

— Euh...

— Tede ! C'est un peu court comme appellation ! commenta Gaël.

— T'as raison, estima Damien, on va lui trouver un diminutif...

Il fronça les sourcils et leva les yeux, comme s'il grondait le ciel de ne pas lui fournir une réponse.

— Je cherche, je cherche...je sens que ça vient...
— Tede ! Si tu le dis...

— Allez ! On se réveille !

Les branchages remuèrent. Les deux autres olibrius émergèrent lentement. Damien, pris dans un élan sadique, ramassa une branche de noisetier et se mis à frapper vigoureusement la tête du jeune de La Faustine-Saint-Emilien.

— Prend ça, sale mioche !

Les coups étaient si puissants à présent que l'air lui-même vibrait de colère. Damien était fou. Complètement fou. Son fouet naturel cinglait tour à tour les corps meurtris de Gaël et de sa nouvelle recrue. La peau s'empourprait, des plaies s'ouvraient, suintaient à chaque éclair noir que produisait l'instrument de torture improvisé. Ses pieds s'enfonçaient dans le tapis matelassé d'humus et de feuille mortes. Il se sentait bien, à frapper consciencieusement ces larves immondes. Il voulait les réveiller, coûte que coûte, pour qu'ils voient enfin cette douce réalité cauchemardesque. Pour qu'ils admirent la violence dans son plus bel appareil.

Le sol mousseux sur lequel étaient étendus les corps désormais exsangues s'imbiba de leur liquide vital. La forêt ressemblait à une gigantesque seringue que l'on emplissait de sang. Les arbres surtout. On aurait dit des pompes à vélos morbides qu'une main étique actionnait férolement. C'était le sang de l'imagination de Damien, celui qu'il s'était employé à déverser virtuellement durant de trop nombreuses années. Il s'en rendit compte...trop tard. Il venait de franchir un cap bien plus terrifiant que tout ce qu'il avait pu entrevoir. Il ne fallait absolument pas qu'il fléchisse, qu'il déverse ces horribles pensées...dans la réalité.

Alors les forces se renversèrent, les arbres se vidèrent d'un trait, le sang reflua vers lui à une vitesse supersonique, propulsé par un esprit, son esprit. Plus fort que la peur, plus fort que le doute, plus fort que la mort, plus fort que la réalité, plus fort que les innombrables, innommables lois que la nature s'est offerte : plus fort que le silence pesant, oppressant, déprimant, désarmant, alarmant, larmoyant de cette vie fuguasse dont le sens, le but ultime nous échappe à tous ; un esprit somme toute plus fort que le néant.

L'effet fut celui d'une balle nimbée de rouge. Elle percuta simultanément ses deux yeux. Les arbres, la main étique, les seringues géantes, le fouet, les corps lacérés disparurent dans un torrent immédiat, saccadé mais instantané, de bleu, de vert, de jaune étincelant, de blanc aveuglant. Puis revint le vert, le bleu, puis le jaune étincelant, puis le blanc aveuglant. A nouveau le vert, petit, léger, volubile ; puis le bleu, naissant, incertain ; puis le jaune étincelant, rond et parfait ; puis enfin le blanc aveuglant, omniprésent.

Il referma les yeux. Du rouge.

Il les rouvrit. Il vit une feuille, verte, fugitive, accrochée à une branche ; puis le ciel bleu, pâle et obstrué par le Soleil, étincelant. Il est ébloui. Du blanc, aveuglant.

Il ferme les yeux. Du rouge.

Il les ouvre. Du blanc.

Il les ferme.

Il les ouvre.

Il se réveille.

Ce fut Tede qui réagit le premier. Il pris Damien par les épaules et le secoua comme un prunier.

— Eh oh ! Debout Grand prêtre Teskeguien !

Damien émergea lentement. Il essuya la sueur qui dégoulinait de son front avec le revers de sa manche. Il tenta de se remémorer où ils étaient et pourquoi...

La voiture, la route, l'enfant, Tede, le surnom...et quoi d'autre ? Il lui sembla qu'après il était question d'un fossé. Oui ! Exact ! Il se le rappela soudainement ! Ils avaient décidé de « bivouaquer » sur place. Ne trouvant aucune hutte à leur disposition, ils s'en étaient allés dans la forêt, en enjambant le fossé en bordure de route. C'est à ce moment là que Tede rata son saut et alla s'écraser la tête dans des excréments de bovins ayant récemment traversé la chaussée. Damien se souvint aussi du fou rire imperturbable du gamin qui s'en suivit. Il avait même fallu le bâillonner pour qu'il se calme enfin. Damien, quant à lui, avait réussi à franchir l'obstacle sans difficulté. Il avait ramassé son compère, et essuyé ses lunettes (de recharge). Malheureusement, pour ça non plus Damien n'était pas très doué. Une pression un peu trop forte et le verre avait éclaté. Encore une chose que Damien ne maîtrisait pas : sa force.

Ils avaient ensuite fait quelques pas vers le cœur froid de la nature. Une forêt à ciel ouvert. Les feuilles, durcies par la faible température, craquaient sous leurs pieds. Ils s'étaient ainsi éloignés de la route d'une dizaines de mètres. Ils avaient tous mis la main à la pâte : Damien et le petit fabriquaient une sorte d'appentis à l'aide de branchages et de pans de mousse des bois tandis que Tede essayait vainement de réparer ses lunettes en recollant les verres avec de la résine de pin. Cela aurait pu fonctionner si Tede n'avait pas eu ce réflexe qu'ont tous les porteurs de lunettes : les embuer avec son souffle pour ensuite les frotter vigoureusement sur sa chemise. Les maigres réparations ne le supportèrent pas. Les verres se brisèrent à nouveaux et se perdirent définitivement dans l'amas confus d'un sol hivernal.

Les travaux d'aménagement achevés, ils tombèrent tous trois dans un profond sommeil, épuisés par une journée des plus marquante. Ce fut une nuit humide et glaciale qui les berça, ce premier janvier 2004.

Lettre du Préfet à l'attention de l'adjudant Dardin :

*De :
Préfecture de la Haute-Vienne,
87270, Limoges.*

*A l'Adjudant Dardin,
Gendarmerie de Saint-Germain-les-Belles,
A Limoges, le 02/01/04*

Monsieur,

Après lecture du rapport rédigé par Monsieur N... à St-Germain-les-Belles et daté du 1^{er} Janvier 2004 au soir concernant l'affaire Meuzac, je vous informe que vous devrez vous rendre à la préfecture afin de faire le point sur la situation et surtout afin de déterminer la responsabilité de chacun dans cette opération.

La réunion se déroulera le 5 Janvier 2004 à 10h30. Cette convocation sera à présenter lors de votre passage.

Veuillez croire, Monsieur, en l'expression de mes sentiments distingués,

Respectueusement, Monsieur le Préfet.